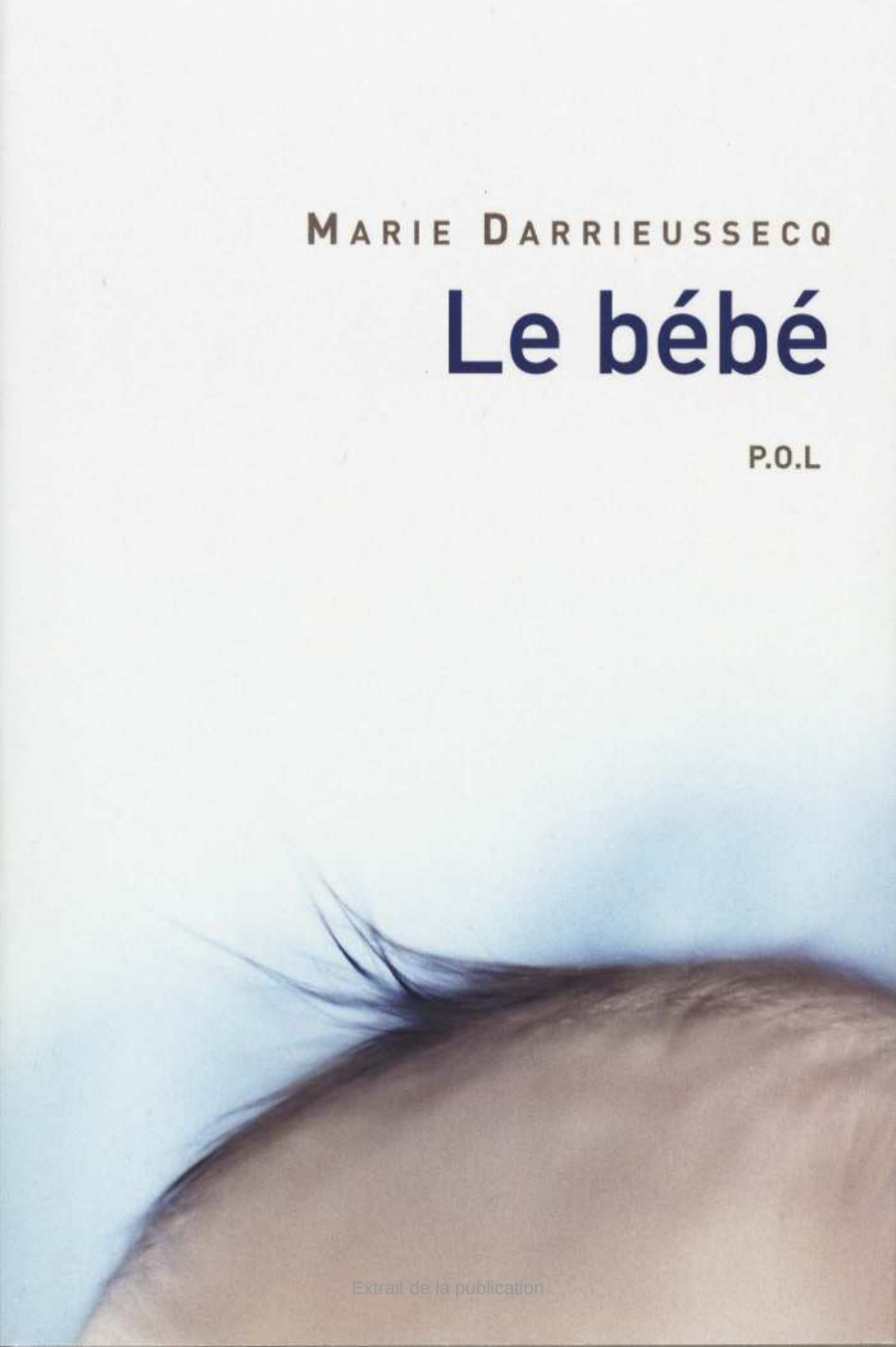
MARIE DARRIEUSSECQ

Le bébé

P.O.L



Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le bébé

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Truismes, 1996
Naissance des fantômes, 1998
Le Mal de mer et Précisions sur les vagues, 1999
Bref séjour chez les vivants, 2001
White, 2003
Le Pays, 2005
Zoo, 2006
Tom est mort, 2007
Précisions sur les vagues, 2008
Le Musée de la mer, 2009
Rapport de police, 2010

Extrait de la publication

Marie Darrieussecq

Le bébé

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-069-4
www.pol-editeur.fr

Extrait de la publication

Fais-moi des fils ou j'en mourrai

La Genèse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Premier cahier

Printemps, été

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ces petits pieds qui gigotent, ils cognaient dans mon ventre.

Je ne peux pas croire qu'il soit sorti de moi.

Un jour un livreur a sonné à ma porte, j'avais un gros ventre, dans le colis il y avait le bébé, et je n'ai plus eu de gros ventre.

Le petit de l'humain : il doit bien avoir quelque chose à chercher, à comprendre là.

C'est une expérience répétitive et décousue, et quand le bébé dort la vie reprend, mais quand il est réveillé c'est sa vie à lui qui domine.

Journées étranges du début, dont j'avais peu entendu parler ; peut-être parce que s'y noue une intimité exclusive, le lien, l'asphyxie, le tournis – divisées en six à peu près, ni jour ni nuit, une ou deux heures pour la tétée, le change, le rendormissement, une ou deux heures pour le sommeil, et on recommence.

J'ai cessé de désespérer quand j'ai compris que ce temps-là serait court, qu'il ne durerait pas toute la vie. J'ai cessé de désespérer quand une crèche s'est présentée, elle le prenait en octobre. Le temps se réorganisait autour de cette date : celle où je rejoindrais le monde du dehors. Alors je suis descendue dans ce bain de lait, j'ai clapoté, flotté, je me suis saoulée de ce temps du bébé, parce que plus tard je recommencerais à penser, à écrire, à vivre avec les hommes.

⋆

Écrire quand il dort.

Ma meilleure amie, enceinte, syllogisant : « Il n'existe pas de droit à la garde

Extrait de la publication

d'enfant, donc les femmes n'ont pas le droit au travail. »

Il s'agite dans son sommeil, et tout de suite, je me lève, cahier ouvert, et je me penche – ce geste – comme un saule, comme un rameur : sa présence est stupéfiante ; est incompréhensible.

Regardant les photos de nous, jeunes accouchées, ma meilleure amie et moi : ce sont les photos de nos mères.

Le lit d'hôpital, la fatigue sur le visage, la lumière.

C'est incompréhensible.

*

Avant, ce n'est pas que je n'aimais pas les bébés ; c'est qu'ils n'existaient pas. Il n'y avait aucun lien, aucun rapport entre eux et moi. Un enfant, j'en voulais bien un, un jour. Le mot « bébé », mièvre et redondant, frappait d'invalidité tout ce qui s'y référait ; le sujet me paraissait mineur.

Aujourd'hui je conçois qu'on ne s'inté-

Extrait de la publication

resse pas à lui, au bébé ; mais cette indifférence me paraît affectée, elle n'est pas sérieuse. Mon traducteur allemand m'a téléphoné peu après sa naissance. Des félicitations – nounours, lapins, cœurs et rubans – j'en avais reçu de plusieurs pays ; ce traducteur, lui, malgré mes allusions, ne voulait parler que travail.

Je le trouvais comique, un peu dérangé d'esprit.

C'est à cette obstination de certains qu'a tenu, pendant cette période, mon équilibre mental.

Le bébé m'empêche d'écrire, en se réveillant.

Dans *La Femme gelée*, Annie Ernaux écrit : « Deux années, à la fleur de l'âge, toute la liberté de ma vie s'est résumée dans le suspense d'un sommeil d'enfant l'après-midi. »

Le bébé m'empêche de fumer et de boire, parce qu'il me tète.

Je fume et je bois en cachette, comme certains alcooliques.

Pour prolonger de quelques minutes l'écriture de cette page, je l'ai retourné sur

Extrait de la publication

le ventre : il se rendort profondément. Cette position, de nos jours, est déconseillée par les médecins : elle favoriserait la « mort subite du nourrisson ».

*

Avant, les bébés étaient surtout des corps, bruyants, sales, bavant, rarement jolis. Je préférais les bébés des animaux : petits chats, petits lions, petits gnognons.

Quand le bébé est né, j'ai fait part de cette préférence à celui qui était devenu, bizarrement, le père du bébé. Il m'a si froidement donné tort que j'ai tout de suite changé d'avis : maintenant, je préfère les bébés.

Le bébé est sur mes genoux, désormais, quand je regarde à la télévision les documentaires animaliers. Lui regarde les lumières bouger.

Que voit-il ?

Avec ce qu'on entend sur les bébés, j'ai cru qu'il était autiste, parce qu'il ne fixait pas son regard.

Ma meilleure amie a cru le sien mongolien, parce qu'il tirait la langue.

Un ami qui a travaillé au camp de Goma m'a dit que la mortalité des bébés y était de soixante pour cent.

Le bébé m'a rendue sentimentale ; m'a rendue à la sentimentalité. Je me demande quoi faire de ce vieux vocabulaire.

Dire le non-dit : l'écriture est ce projet. À mi-distance entre dire et ne pas dire, il y a le cliché, qui énonce, malgré l'usure, une part de réalité. Le bébé me rend à une forme d'amitié avec les lieux communs ; m'en rend curieuse, me les fait soulever comme des pierres pour voir, par-dessous, courir les vérités.

J'écoute la rumeur de l'hôpital, les puéricultrices, les autres mères, ma propre éducation, le phrasé des magazines, le bruit de fond de la psychologie : ma fibre maternelle. Ce qu'on appelle l'*instinct*, fait de dictons et de proverbes, de témoignages et de conseils : l'ancestral bavardage.

Extrait de la publication

*

Les bébés des autres n'existaient pas, je le comprends maintenant, parce que le bébé n'existe que dans la continuité intime, dans le lien avec nous, ses parents.

Nous lui donnons des petits noms, des noms privés, que nous jubilons à prononcer ; pleins de doubles consonnes, de rimes et de hoquets, de sons mouillés, de lait.

Quand il est réveillé, nourri, propre, qu'il n'a mal nulle part et qu'il nous regarde, c'est déjà, à quelques semaines, un enfant. Mais après la tétée, il a son visage de nourrisson : écrasé et rougi par le sein, barbouillé de bave et de lait, ridé au coin des lèvres, yeux fermés comme des poings. Les plis de mes vêtements zèbrent ses joues, une fermeture éclair à mon gilet lui fait un rail à travers le visage. Il refuse d'ouvrir les yeux, pour faire durer la plénitude ; il tète dans le vide, puis il s'étire et son corps devient dur, arqué, transportable d'une main ; et il a l'air malheureux d'un coup, hagard.

Extrait de la publication

Quand on s'est occupé de lui, et qu'il est rendormi, il nous reste tout le reste : la maison, les courses, la nourriture, la table à mettre, le lave-vaisselle à vider, la lessive à étendre, les draps à plier : ce n'est pas lui, qui nous fatigue, c'est l'intendance perpétuelle.

*

Mon pouvoir sur lui est stupéfiant. Il serait simple de m'en débarrasser. Je rêve que je l'oublie au supermarché, sur la plage. Je retrouve la poussette, mais vide. Je prends la fuite. À l'état de veille, entre deux tétées, je sais que c'est cela désormais qui m'est interdit : la fuite, disparaître, me carapater.

Lui, il rêve qu'il tète, petite langue rose sortie dans son sommeil, si saine qu'elle paraît translucide, lèvres arrondies, humides.

Je l'embrasse sur la bouche, parfois, comme par erreur. Ce n'est pas dans nos traditions familiales. Quand je le lave, le frotte, l'essuie puis le câline, c'est consciemment que je m'interdis d'embrasser son

Extrait de la publication

sexe : je lui bécote le ventre, à la place. Ça le surprend. Il ne rit pas encore, il n'accroche pas encore le regard. Je le lange, je m'allonge avec lui sur le lit, je le serre contre moi, je respire ses cheveux ; de la tête aux pieds il tient sur ma poitrine. Sa tête, petit veau, pousse dans le creux de mon cou. Ventre à ventre, chaleur contre chaleur, mon amour maternel est d'abord pédophile, attirance passionnée pour son petit corps, besoin de m'en repaître.

Quand il pleure en se réveillant, et que je le soulève dans mes bras – zou ! – je le sauve. Six fois par jour, au réveil, je le sauve. Les yeux égarés, un dernier sanglot, il halète, il geint, il souffle ; il s'apaise. Dans mes bras, il est tout soulagement.

Cette haleine limpide contre mon visage, cette odeur de bébé, de chair blanche nourrie de lait, émergée du sommeil.

Quand il a faim, il n'est que ça, ce manque ; quand il est joyeux, il est dans une joie totale, brève, avant la prochaine frustration : débordé, emporté par ses émotions.

Extrait de la publication

⋆

Je suis la mère d'un garçon ; en face, sur l'autre rive : les mères de filles.

« C'est moi qui l'ai fait », se moque, en m'imitant, le père du bébé.

Ses testicules, gonflés d'eau à la naissance, m'ont paru énormes. La vulve des petites filles aussi est gonflée, paraît-il. Sur la sphère des bourses, le pénis est posé, minuscule. Fragilité saisissante de ce petit bout de chair, qui le fait d'un sexe plutôt que d'un autre. Plus grand à certains moments de la journée : je n'en reviens pas. « Ça dépend de la température », m'explique le père du bébé. Je le regarde changer son fils : il lui soulève posément le sexe, nettoie avec soin, explore les plis sans forcer. Moi, je tamponne vaguement avec un gros paquet de coton. C'est ainsi, sans doute, que l'identité du bébé se dessine.

Je n'ai pas la sensation qu'il ait besoin de moi plus que de son père. Il se console, ou pas, aussi bien dans mes bras que dans les siens. Il boit au biberon comme au sein. La place du père existe, il suffit de la

Extrait de la publication